



Anatole France et ses figures intellectuelles

COMMUNICATION DE JACQUES-CH. LEMAIRE

À LA SEANCE MENSUELLE DU 16 MARS 2013

C'est peu de dire que la faveur publique qu'a connue l'œuvre d'Anatole France est aujourd'hui éteinte. Ce maître à penser de la génération des lecteurs de l'entre-deux-guerres ne recueille plus à l'époque actuelle que les marques d'une estime réservée, voire distante, et ses écrits font trop souvent figure de monuments archéologiques voués à une perte inéluctable en dépit des tentatives de sauvetage entreprises par quelques spécialistes de la littérature des XIX^e et XX^e siècles¹.

Je ne partage pas cette déconsidération assez générale. Mon opinion se fonde sur des motifs personnels — que je vais prendre la liberté de vous rappeler brièvement — et sur des critères philosophiques plus fondamentaux, que je tenterai de vous exposer en analysant le lien étroit que la personnalité du créateur a

¹ Voir André Vandegans, *Anatole France. Les années de formation*, Paris, Nizet, 1954, 378 p. ; Jacques Suffel, *Anatole France par lui-même*, Paris, Éditions du Seuil, 1954, 192 p. ; Jean Sareil, *Anatole France et Voltaire*, Genève-Paris, Droz-Minard, 1961, 522 p. ; Marie-Claire Bancquart, *Anatole France polémiste*, Paris, Nizet, 1962, 685 p. ; Jean Levaillant, *Les Aventures du scepticisme. Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, Paris, Armand Colin, 1965, 911 p. ; Dushan Bresky, *The Art of Anatole France*, The Hague, Mouton, 1969, 268 p. ; Marie-Claire Bancquart, *Anatole France, un sceptique passionné*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, 438 p. ; Éric Eugène, *Anatole France. Les Pensées*, Paris, Le Cherche-Midi Éditeur, 1994, 177 p. ; Marie-Claire Bancquart et Jean Dérens, *Anatole France : humanisme et actualité*, Paris, Bibliothèque de la ville de Paris, 1994, 134 p. ; Édith Tendron, *Anatole France inconnu*, Liège, Éditions du Céfal, 1995, 236 p. ; Marie-Claire Bancquart, « L'anarchisme, élément d'une dialectique de la création chez Anatole France », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 99, 1999, p. 403-412.

établi avec les principaux héros de ses romans, qui constituent autant de « contes moraux » au sens que le Moyen Âge conférait à cette dénomination².

J'ai passé une partie de mon enfance et de mon adolescence dans les institutions d'enseignement que le baron Louis Empain avait fondées sous le nom de *Pro Juventute*. Ces établissements, qui fonctionnaient à la manière des *public schools* britanniques, constituaient des internats vivant sous des règles extrêmement contraignantes : au port obligatoire d'un uniforme venaient s'ajouter une étiquette et des usages sociaux spécifiques inconnus par ailleurs. Les pensionnaires, qui ne retrouvaient leur famille qu'à l'occasion des vacances scolaires de Noël, de Pâques et de l'été, voyaient leur comportement étroitement surveillé. Des obligations et des interdictions en tous genres abondaient, tant pour ce qui concerne le rituel de la vie en commun, les habitudes alimentaires ou la pratique des sports que pour les activités de loisir. Les lectures, en particulier, étaient sévèrement réglementées : les internes ne bénéficiaient que des livres mis à leur disposition par la bibliothèque du pensionnat. La détention de tout autre ouvrage était expressément interdite et sévèrement réprimée. Si les élèves s'échangeaient sous le manteau — avec les risques de punition drastique qu'un tel trafic comportait — les aventures de Bob Morane ou quelques romans de Georges Simenon, ils se voyaient contraints de prendre connaissance des volumes proposés à leur attention. Aussi ai-je lu sans plaisir, comme mes condisciples, la *Vie des Saints*, *Chiens perdus sans collier* de Gilbert Cesbron, *L'Homme, cet inconnu* d'Alexis Carell et *Premier de cordée* de Frison-Roche...

J'avais quinze ans lorsque j'ai quitté le Collège de la Hulle, à Profondeville, tenaillé par une faim de lecture que les insipides écrits qui nous étaient autorisés, et vivement recommandés, ne m'avaient pas permis d'assouvir. Aussi, bien que les récits de romanciers comme Balzac, Zola, Simenon ou Gide satisfissent toujours ma curiosité, je souhaitais étendre mon champ d'investigation littéraire. Tous les dimanches matins, nanti du très modeste viatique que mes parents avaient bien voulu m'allouer à titre d'argent de poche, je me rendais au Vieux Marché de la place du Jeu de Balle et je fouinais dans les caisses de livres. Je me suis ainsi

² Alvida Ahlstrom, *Le Moyen Âge dans l'œuvre d'Anatole France*, Paris, Les Belles Lettres, 1930, p. 115-120.

procuré pas mal d'auteurs classiques (Molière, Racine, Voltaire, Flaubert, etc.) que je voulais voir occuper une belle place dans ma bibliothèque, et aussi des œuvres plus modernes, moins scolaires. C'est ainsi que mon attention fut un beau matin attirée par un élégant volume au prix très modique, dont le dos présentait une belle couverture de basane et qui portait ce titre accrocheur : *Le Crime de Sylvestre Bonnard*. Mon ignorance m'a induit à penser que j'avais découvert un roman policier dans une présentation raffinée un peu inaccoutumée. Ma surprise fut totale quand j'eus lu l'ouvrage avec ravissement. Le « crime » de Sylvestre Bonnard ne relève pas d'une action meurtrière : son auteur, un membre de l'Institut de France passionné par la recherche de manuscrits médiévaux relatifs à la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, ne commet pas d'autre faute que d'enlever à la dot qu'il a constituée pour sa pupille quelques *codices* ou quelques incunables précieux. J'ai lu et relu ce roman avec passion. Je ne suis pas sûr qu'il ne m'ait pas, plus ou moins inconsciemment, insufflé au fil des années une vocation toujours plus déterminée pour les études philologiques et codicologiques. Est-ce seulement l'effet du hasard si, au cours de mes études universitaires, j'ai édité sous la conduite de feu notre confrère Pierre Ruelle, quelques récits hagiographiques en ancien français tirés de la *Légende dorée*, si — bien plus tard encore — j'ai écrit la première *Introduction à la codicologie* existant sur le marché international, publiée en 1989 par les soins de l'Université de Louvain ?

Mais revenons à Anatole France et à ses romans (que j'ai collectionnés au cours du temps dans les vieilles éditions Calmann-Lévy, pas toujours très lisibles en raison de la médiocre qualité de leur papier)³. Au fil des pages qu'il a composées dans un style classique d'une beauté et d'une pureté insignes, le romancier n'a pas cessé de se mettre en scène, de prêter à ses héros l'esprit libertaire, le scepticisme souriant et l'ironie gracieuse qui l'animaient. Je souhaiterais vous en exposer quelques témoignages, à partir des huit œuvres qui me paraissent illustrer cette tendance à l'autodescription intellectuelle : *Le Crime de Sylvestre Bonnard* (1881), *La Rôtisserie de la reine Pédauque* (1892), *Les Opinions de M. Jérôme Coignard* (1893), les quatre volumes de l'*Histoire contemporaine* — à savoir *L'Orme du mail* (1897), *Le*

³ Pour faciliter la consultation du lecteur, nous renvoyons à l'édition suivante : Anatole France, *Œuvres*, éd. Marie-Claire Bancquart, Paris, Gallimard, 1984-1994, (coll. « La Pléiade », 315, 341, 377, 406). Le tome 1 (vol. 315) est paru en 1984 ; le tome 2 (vol. 341) en 1987 ; le tome 3 (vol. 377) en 1991 et le tome 4 (vol. 406) en 1994.

Mannequin d'osier (1897), *L'Anneau d'améthyste* (1899), *Monsieur Bergeret à Paris* (1901) — et *Les Dieux ont soif* (1912).

Le *Crime de Sylvestre Bonnard* retrace l'existence quelque peu aventureuse d'un philologue bibliophile si passionné par la découverte d'un manuscrit de la *Légende dorée* qu'il parcourt en vain toute la Sicile à sa recherche. Il finira par recevoir cet exemplaire précieux en cadeau, à Paris, de la part d'une jeune femme, la princesse Trepof, qu'il avait secourue par des dons alors que, jeune veuve dénuée de tout, elle vivait recluse dans le grenier de son immeuble. La seconde partie du récit rapporte l'accueil que Sylvestre Bonnard réserve à une jeune orpheline, Jeanne Alexandre, qu'il sauve de l'emprise tyrannique de l'abusivie directrice de l'établissement où elle est recueillie et d'un notaire véreux. Le hasard de recherches codicologiques dans le château de madame de Gabry lui apprend que Jeanne est la petite-fille d'une dame, Clémentine Allier, le grand amour malheureux de sa lointaine jeunesse. Pour avoir soustrait la jeune fille à l'emprise de ses persécuteurs, Bonnard risque de sérieuses poursuites judiciaires au motif d'enlèvement d'une mineure. Par bonheur, il échappe à ce péril, car le tuteur en titre, M^e Mouche, détourne l'argent de ses clients et fuit à l'étranger. Bonnard connaît ainsi le bonheur de marier sa protégée à un de ses élèves, un certain Gélis. Aux fins de constituer une dot à la tendre épousée, le savant décide de vendre sa bibliothèque. Mais, nuitamment, il ne peut s'empêcher de prélever dans l'ensemble des ouvrages destinés à la cession quelques manuscrits auxquels il tient. L'amour irréprensible des livres : tel est le crime de sa vie.

Avec *La Rôtisserie de la reine Pédauque* (1892), Anatole France aborde de front le genre du conte philosophique. Jacques Ménétrier, dit Tourneboche, fils du tenancier d'une maison de bouche à l'enseigne de la reine Pédauque, reçoit les leçons de l'abbé Jérôme Coignard, un clerc indépendant et bohème qui fréquente le restaurant paternel. Ensemble, ces deux héros vont vivre une série d'aventures extraordinaires. Ils se mettent au service d'un aristocrate athée féru d'illuminisme et d'alchimie, M. d'Astarac, qui leur a demandé de lui traduire des ouvrages grecs. Dans la demeure de leur protecteur, ils font la connaissance d'un vieux Juif détenteur de pouvoirs extraordinaires, Mosaïde, et de sa nièce Jahel, dont Jacques Tourneboche tombe amoureux. Au cours d'une soirée libertine qui tourne mal, Jérôme Coignard assomme M. de La Guéritaude, fermier général. Les deux

compères doivent quitter Paris et se dirigent vers Lyon, impitoyablement pourchassés par leurs ennemis. Jérôme Coignard y tombe sous les coups de dague du rabbin Mosaïde, qui tient l'abbé pour le suborneur de la jolie Jahel. Rentré à Paris, Jacques Tournebroke apprend la mort de l'alchimiste et de son protégé juif dans l'incendie du château d'Astarac. Il refuse de succéder aux fourneaux de la rôtisserie paternelle et devient libraire, en demeurant fidèle au souvenir des leçons de Jérôme Coignard.

Ces leçons que lui a dispensées son bon maître et les entretiens que ce sage précepteur a menés avec quelques figures de rencontre dans la librairie de maître Blaizot sont consignés par Jacques Tournebroke dans *Les Opinions de M. Jérôme Coignard* (1893). Sont passés en revue divers sujets de polémique qui occupaient les esprits dans les premières années du XVIII^e siècle : le rôle de l'armée, la présence française en Amérique, le fonctionnement de la justice, l'absolutisme monarchique, les conquêtes de la science, etc. Au fil de ces conversations — qui apparaissent comme autant de dissertations —, Jérôme Coignard expose des opinions souvent paradoxales, mêlant le respect des traditions à une audace parfois révolutionnaire sous le signe d'un scepticisme nourri d'indulgence.

L'Histoire contemporaine, d'abord parue sous forme d'articles dans *L'Écho de Paris* et dans *Le Figaro*, est une fresque de la vie française au temps de l'affaire Dreyfus. Le latiniste Lucien Bergeret, modeste maître de conférences dans une université de province, constitue le point géométrique des quatre romans. Dans *L'Orme du mail* (1897), il devise avec quelques interlocuteurs au sujet d'une intrigue qui anime la ville de Tourcoing à l'époque : l'accession à l'évêché d'un nouveau titulaire. Dans cette affaire, s'affrontent deux prétendants : l'abbé Lantaigne, un antirépublicain farouche, et l'abbé Guitrel, esprit ambitieux et opportuniste. Les manœuvres des candidats attristent M. Bergeret. Son amertume est renforcée par les événements malheureux qu'il subit dans sa vie personnelle. Dans *Le Mannequin d'osier* (1897), il est en butte au mépris de son doyen de Faculté et découvre que sa femme le trompe avec son meilleur étudiant. Il quitte aussitôt cette épouse volage et s'enferme dans un mutisme sceptique. *L'Anneau d'améthyste* (1899) se fonde davantage sur les faits d'actualité. Ce roman dénonce aussi la duplicité de divers protagonistes. Grâce à l'appui du préfet Worms-Clavelin, un franc-maçon juif qui s'allie de manière circonstancielle aux milieux aristocratiques et conservateurs,

l'abbé Guitrel est promu à l'épiscopat. Cet ecclésiastique révèle aussitôt sa vraie personnalité : celle d'un clérical fanatique, ennemi farouche de la République. La question de la culpabilité ou de l'innocence du capitaine Dreyfus anime les esprits, dans un sens inattendu. La baronne de Bonmont, qui tente de faire oublier ses origines judaïques par un antisémitisme tapageur, consent de regrettables accommodements avec la vérité et avec ses propres convictions pour recevoir l'agrément des milieux aristocratiques traditionnels et être invitée dans la « bonne société ». Les derniers rebondissements de l'affaire Dreyfus sont évoqués dans *Monsieur Bergeret à Paris* (1901). Nommé professeur en Sorbonne, Lucien Bergeret s'installe dans la capitale avec sa fille Pauline. Dans une fable intitulée *Les Trublions* et rédigée dans la langue de Rabelais, il transpose avec un humour parodique les réalités de son époque. Des événements, il tire des leçons politiques pessimistes, car il estime que l'indignité et la médiocrité du pouvoir détournent le peuple de l'idéal républicain.

Les Dieux ont soif (1912) — qui représente à mes yeux le chef-d'œuvre d'Anatole France — nous ramène au XVIII^e siècle, à l'époque de la Révolution. Le héros de ce roman, Évariste Gamelin, est un jeune peintre résolument engagé dans l'action politique. Membre du tribunal révolutionnaire, il se laisse aveugler par son combat : il néglige son amour pour la jolie Élodie Blaise, fille d'un marchand d'estampes ; renie sa sœur, épouse d'un aristocrate émigré ; suspecte son entourage, et même sa propre mère. Il finit sur l'échafaud, en compagnie de son maître à penser Robespierre, quand survient la contre-révolution de Thermidor. À ses côtés évolue le ci-devant Maurice Brotteaux des Îlettes, ancien fermier général, qui tente de survivre aux événements et tire quelque menu profit de la fabrication marionnettes en papier dans la mansarde où il est contraint de se cacher. En philosophe qui juge avec distance et sérénité les affres du temps, ce personnage mondain prend des risques en continuant d'entretenir des relations amicales avec son ancienne maîtresse, l'opportuniste madame de Rochemaure, et en hébergeant dans sa soupente un barnabite non assermenté, le père de Longuemare, au péril de sa vie. À l'exception d'Élodie, qui se consolera de la perte d'Évariste dans les bras d'un séducteur, Philippe Desmahis, tous les personnages périssent sous le tranchant de la guillotine.

À n'en pas douter, Sylvestre Bonnard, Jérôme Coignard, Lucien Bergeret et Maurice Brotteaux des Îlettes forment autant de facettes de la personnalité morale de leur créateur, Anatole France⁴.

Remarquons d'emblée que ces personnages sont des érudits, ou à tout le moins des lecteurs assidus, comme Maurice Brotteaux qui ne quitte pas son exemplaire de Lucrèce alors que le monde s'effondre autour de lui⁵ dans des convulsions insurrectionnelles. En digne fils d'un libraire du quai Malaquais⁶, le romancier affectionne le savoir livresque⁷, en particulier la philologie, école de rigueur et d'exactitude⁸. La passion des livres⁹, qui peut sembler futile¹⁰ à d'aucuns, lui apparaît comme la réponse la plus adéquate aux rigueurs de la vie, comme le confie Jérôme Coignard : « [les] bonnes lettres (...) sont l'honneur de l'homme, la consolation de la vie et le remède à tous les maux, même à ceux de l'amour, ainsi que l'affirme le poète Théocrite¹¹. »

Cette appétence n'est sans doute pas universellement répandue, ni reconnue¹², mais elle constitue, avec le travail en général, une riposte heureuse aux tourments¹³ métaphysiques : « Le travail est bon à l'homme. Il le distrait de sa propre vie, le détourne de la vue effrayante de lui-même ; il l'empêche de regarder

⁴ J. Levailant, *Les Aventures du scepticisme. Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, p. 449.

⁵ « Au milieu des troubles publics et dans la grande infortune dont il était lui-même accablé, il gardait une âme sereine, lisant pour se récréer son Lucrèce, qu'il portait constamment dans la poche béante de sa redingote puce » (*Les Dieux ont soif*, t. 4, p. 439).

⁶ Jacques Suffel, *Anatole France par lui-même*, Paris, Éditions du Seuil, 1954, p. 7-8.

⁷ Gustave Michaut, *Anatole France. Étude psychologique*, Paris, E. de Boccard, 1922, p. 55-61.

⁸ « Il éprouvait une véritable satisfaction à tracer sur la feuille de carton mince des caractères menus et réguliers, images et témoignages de la rectitude intellectuelle que veut la philologie » (*Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 988).

⁹ « Nos passions, c'est nous. Mes bouquins, c'est moi. Je suis vieux et racorni comme eux » (*Le Crime de Sylvestre Bonnard*, t. 1, p. 250).

¹⁰ Comme le pense le chat Hamilcar, «cet homme aux bouquins parle pour ne rien dire, tandis que notre gouvernante ne prononce jamais que des paroles pleines de sens, pleine de choses, contenant soit l'annonce d'un repas, soit la promesse d'une fessée » (*Le Crime de Sylvestre Bonnard*, t. 1, p. 152).

¹¹ *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, t. 2, p. 9.

¹² « Certes, le savoir n'est pas de nos jours honoré dans le royaume de France comme il l'était chez le peuple romain (...). Il n'est pas rare de voir en notre siècle un habile homme dans un grenier sans feu ni chandelle » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, t. 2, p. 13).

¹³ « Moi, cependant, j'observe, je compare, j'étudie : nous ne saurons jamais, ni l'un ni l'autre, ce que nous faisons ici et pourquoi nous y sommes. Qu'est-ce que nous faisons au monde, hein ? » (*L'Anneau d'améthyste*, t. 3, p. 69).

cet autre qui est lui et qui lui rend la solitude horrible. Il est un souverain remède à l'éthique et à l'esthétique¹⁴. »

D'ordinaire, le romancier ne sacrifie pas aux visions optimistes¹⁵. Il lui arrive même de se livrer à une satire de l'intellectualisme outré¹⁶ et se méfie des spéculations absurdes inspirées par un attachement trop étroit aux ambitions spirituelles : « (...) l'homme est, par essence, une sottise bête et les progrès de son esprit que sont que les vains effets de son inquiétude. C'est pour cette raison (...) que je me défie de ce qu'ils nomment science et philosophie¹⁷. »

L'image de la « sottise bête¹⁸ » revient dans ses romans comme un *leitmotiv*. Nourri de la pensée darwinienne¹⁹, Anatole France rappelle volontiers que l'être humain n'est qu'un « singe », même s'il lui arrive de s'en flatter : « Et M. Bergeret se fortifia dans cette pensée que notre orgueil est la première cause de nos misères, que nous sommes des singes habillés et que nous avons gravement appliqué des idées d'honneur et de vertu à des endroits où elles sont ridicules. (...) Il se tenait pour un chimpanzé méditatif. Et il en tirait vanité. Car toujours la sagesse fait défaut par quelque endroit²⁰. »

Mais la définition animale de la nature humaine va beaucoup plus loin dans le sens de la critique et de la dérision : l'homme n'est pas seulement un « singe », il est un « mauvais singe²¹ ». Comme l'a montré notre confrère Raymond Trousson

¹⁴ *L'Anneau d'améthyste*, t. 3, p. 5.

¹⁵ « Ce qui nous caractérise véritablement, ce sont nos passions, nos idées, nos sentiments. Nous avons un for intérieur dans lequel le monde n'entre pas » (*Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 897).

¹⁶ Dans son *Discours de réception à l'Académie française* (Paris, Gallimard, 1927, p. 37-38), Paul Valéry, qui accomplit la prouesse de prononcer l'éloge de son prédécesseur sans jamais citer son nom, se montre assez sévère pour l'agnosticisme philosophique de son devancier : « Sa philosophie, qui était sa nature même, le préservait, d'ailleurs, des résolutions trop nettes comme des résignations prématurées. Il n'engage pas son avenir. Il ne s'enchaîne ni à une profession définitive, ni à une école ; et s'il se laisse une fois lier, ce ne sera que des liens le plus aimables. »

¹⁷ *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, t. 2, p. 266.

¹⁸ Ou une « méchante bête » : « J'ai observé, dans les fortunes diverses de ma vie, que les hommes étaient de méchantes bêtes, qu'on ne parvient à contenir que par force ou par ruse. Mais encore y faut-il mettre quelque mesure et ne point trop offenser le peu de bons sentiments qui est mêlé dans leur âme aux mauvais instincts » (*Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, t. 2, p. 242).

¹⁹ J. Levaillant, *Les Aventures du scepticisme. Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, p. 290.

²⁰ *Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 933-934.

²¹ « Si l'on se mêle de conduire les hommes, il ne faut pas perdre de vue qu'ils sont de mauvais singes. À cette condition seulement on est un politique humain et bienveillant » (*Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, t. 2, p. 217).

dans un très bel article, France prend le contrepied exact des théories de Jean-Jacques Rousseau²². À son estime, la bonté originelle de l'homme, qui aurait été dénaturé par la civilisation, relève d'une doctrine risible²³ : c'est par sa nature même²⁴ que l'individu révèle sa méchanceté, transmise d'âge en âge²⁵, car — comme le prouve le cours de la vie naturelle, où l'instinct de conservation²⁶ prime sur toute autre considération — son combat pour la survivance²⁷ et l'image qu'il se forge de sa propre grandeur²⁸ le conduisent aux pires comportements²⁹. Cette

²² Raymond Trousson, « Anatole France et Jean-Jacques Rousseau », dans *Modernité et pérennité de Jean-Jacques Rousseau. Mélanges en l'honneur de Jean-Louis Lecercle*, Paris, H. Champion, 2002, (« Colloques, congrès et conférences sur le dix-huitième siècle », 8), p. 151-167. Voir aussi Marie-Claire Bancquart, *Anatole France polémiste*, Paris, Nizet, 1962, p. 51-55.

²³ « Comme elle s'assied sur le fondement imaginaire de la bonté originelle de nos semblables, elle se trouve dans une posture gênante, dont elle ne sent pas elle-même tout le comique. C'est la doctrine des hommes qui n'ont jamais ri » (*Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, t. 2, p. 216).

²⁴ « La nature nous enseigne à nous entre-dévorer et elle nous donne l'exemple des tous les crimes et de tous les vices que l'état social corrige ou dissimule. On doit aimer la vertu ; mais il est bon de savoir que c'est un simple expédient imaginé par les hommes pour vivre commodément ensemble. Ce que nous appelons la morale n'est qu'une entreprise désespérée de nos semblables contre l'ordre universel, qui est la lutte, le carnage et l'aveugle jeu des forces contraires » (*Les Dieux ont soif*, t. 4, p. 479).

²⁵ « Soyons humbles. Ne nous croyons pas excellents, car nous ne le sommes pas. En nous regardant nous-mêmes, découvrons notre véritable figure qui est rude et violente comme celle de nos pères, et puisque nous avons sur eux l'avantage d'une plus longue tradition, connaissons du moins la suite et la continuité de notre ignorance » (*L'Anneau d'améthyste*, t. 3, p. 65).

²⁶ « Mais, à les considérer en masse, nous voyons que les hommes sont plus intéressés encore à conserver la vie qu'à la donner. C'est la faim qui les gouverne ; au reste, comme il est inutile d'en disputer ici, je dirai, si l'on veut, que la vie des mortels a deux pôles, la faim et l'amour. (...) Ces créatures féroces, qui en sont tendues qu'à s'entre-dévorer ou à s'entrembrasser, vivent ensemble, soumises à des lois qui les gênent dans la satisfaction de cette double et fondamentale concupiscence. Elle leur interdit de prendre le bien d'autrui par force ou par ruse, ce qui est une contrainte insupportable, et de jouir de toutes les femmes, en dépit de la naturelle envie qu'ils en éprouvent, surtout s'ils ne les ont pas encore possédées, car la curiosité excite le désir plus encore que le souvenir du plaisir » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, t. 2, p. 162-163).

²⁷ « L'unique fin des êtres semble de devenir la pâture d'autres êtres destinés à la même fin. Le meurtre est de droit naturel : en conséquence la peine de mort est légitime, à condition qu'on ne l'exerce ni par vertu ni par justice, mais par nécessité ou pour en tirer quelque profit. Cependant il faut que j'aie des instincts pervers, car je répugne à voir couler le sang, et c'est une dépravation que toute ma philosophie n'est pas encore parvenue à corriger » (*Les Dieux ont soif*, t. 4, p. 474-475).

²⁸ « Il semble bien, en effet, que les hommes se rendent malheureux par le sentiment exagéré qu'ils ont d'eux et de leurs semblables et que, s'ils se faisaient une idée plus humble et plus vraie de la nature humaine, ils seraient plus doux à autrui et plus doux à eux-mêmes » (*Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, t. 2, p. 214).

²⁹ « Qu'il puisse être, en quelque monde inconnu, des êtres plus méchants encore que les hommes, c'est possible bien que presque inconcevable » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, t. 2, p. 58).

vision pessimiste³⁰ se tempère toutefois par la relativité de la condition humaine dans l'univers³¹ et par les progrès intermittents de la morale : « Je ne crois pas que les hommes soient bons naturellement. Je vois plutôt qu'ils sortent péniblement et peu à peu de la barbarie originelle et qu'ils organisent à grand effort une justice incertaine et une bonté précaire. Le temps est encore loin où ils seront doux et bienveillants les uns pour les autres. Le temps est loin où ils ne feront plus la guerre entre eux et où les tableaux qui représentent des batailles seront cachés aux yeux comme immoraux et offrant un spectacle honteux³². »

Dans cette image d'un monde déchiré par la malignité innée de ses habitants, la place de Dieu se trouve singulièrement réduite³³. Sacrifiant quelque peu à la réflexion théologique, l'auteur de *La Rôtisserie de la reine Pédauque* prête à son principal protagoniste, l'abbé Jérôme Coignard, cette opinion, déconcertante dans la bouche d'un homme d'Église : « L'idée d'un Dieu à la fois parfait et créateur n'est qu'une rêverie gothique, d'une barbarie digne d'un Welche ou d'un Saxon. On n'admet point, si peu qu'on ait l'esprit poli, qu'un être parfait ajoute quoi que ce soit à sa perfection, fût-ce une noisette. Cela tombe sous le sens. Dieu n'a point d'entendement. Car, étant infini, que pourrait-il bien, entendre³⁴ ? »

Par ailleurs, notre romancier note que la divinité n'est pas davantage que sa créature pourvue d'une bonté naturelle : non sans ironie, il souligne la nécessaire conception d'un Dieu terrible et vengeur, garant de l'harmonie terrestre : « Les théologiens et les philosophes, qui font de Dieu l'auteur de la nature et l'architecte de l'univers, nous le font paraître absurde et méchant. Ils le disent bon, parce qu'ils le craignent, mais ils sont forcés de convenir qu'il agit de façon atroce. Et ils lui prêtent une malignité rare même chez l'homme. Et c'est par là qu'ils le rendent

³⁰ Jean Levaillant le dépeint comme un « Hobbes aggravé » (*Les Aventures du scepticisme. Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, p. 415-417).

³¹ « Après tout, que l'homme soit incurablement méchant est malfaisant, le mal n'est pas grand dans l'univers. Car la terre n'est qu'une goutte de boue dans l'espace, et le soleil une bulle de gaz bientôt consumée. » (*Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 957). Mais France précise par ailleurs : « Mais qu'est-ce que le temps, sinon les mouvements mêmes de la nature, et puis-je dire qu'ils sont longs ou qu'ils sont courts ? La nature est cruelle et banale. Mais d'où vient que je le sais ? Et comment me tenir hors d'elle pour la connaître et la juger ? Je trouverais l'univers meilleur, peut-être, si j'y avais une autre place » (*Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 872).

³² *Monsieur Bergeret à Paris*, t. 3, p. 288-289.

³³ Maurice Gaffiot, *Les Théories d'Anatole France sur l'organisation sociale de son temps*, Paris, M. Rivière, 1928, p. 270-288.

³⁴ *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, t. 2, p. 36.

adorable sur la terre. Car notre misérable race ne vouerait pas un culte à des dieux justes et bienveillants, dont elle n'aurait rien à craindre ; elle ne garderait point de leurs bienfaits une reconnaissance inutile. Sans le purgatoire et l'enfer, le bon dieu ne serait qu'un pauvre sire³⁵. »

Aussi, la religion ne lui paraît-elle pas procéder d'une quelconque volonté transcendante, mais se révèle comme une construction humaine³⁶, inspirée par les usages sociaux³⁷ et en constante évolution³⁸. Mais il avoue redouter l'émergence de tout système religieux nouveau, en raison des dangers qu'une telle innovation ferait, par ses contraintes, courir à l'humanité : « J'aurais plus peur d'une religion nouvelle, façonnée trop exactement. Cette religion, fût-elle fondée sur la morale la plus indulgente et la plus belle, fonctionnerait d'abord avec une rigueur incommode et une exactitude pénible. J'aime mieux une intolérance rouillée qu'une charité aiguisée de frais³⁹. »

Dans le même ordre de considérations, préfigurant en quelque sorte la fondation d'une morale « laïque », dégagée de toute ascendance confessionnelle, Anatole France désavoue toute influence bénéfique du christianisme sur les règles de vie en société : « Comment penser que les idées religieuses sont essentiellement moralisatrices, quand on voit que l'histoire des peuples chrétiens est tissée de guerres, de massacres, de supplices ? Vous ne voulez pas qu'on ait plus de piété que dans les monastères⁴⁰. »

³⁵ *Les Dieux ont soif*, t. 4, p. 480.

³⁶ J. Levaillant, *Les Aventures du scepticisme. Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, p. 579-583.

³⁷ « Les religions n'ont guère d'effet sur les mœurs et elles sont ce que les mœurs les font... » (*Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 984).

³⁸ « Les religions, comme des caméléons, se colorent des teintes du sol qu'elles parcourent. La morale, unique pour chaque génération, dont elle fait seule l'unité, change sans cesse avec les usages et les coutumes dont elle est la représentation frappante » (*Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 1001).

³⁹ *Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 984. Il exprime une idée semblable dans *Les Opinions de M. Jérôme Coignard* (t. 2, p. 213) : « Il semble bien que les vieilles erreurs soient moins fâcheuses que les nouvelles et que, puisque nous devons nous tromper, le meilleur est de s'en tenir aux illusions émoussées. »

⁴⁰ *L'Anneau d'améthyste*, t. 3, p. 90.

À ses yeux, l'éthique se fonde pour l'essentiel sur les nécessités de la vie en société, et non sur une réflexion philosophique bien conduite⁴¹, encore moins sur une quelconque sagesse étayée par les découvertes dans les sciences⁴² : « Il y a, dans chaque temps, des habitudes de vie qui déterminent une manière de penser commune à tous les hommes. Nos idées morales ne sont pas le produit de la réflexion, mais la suite de l'usage⁴³. »

Cet usage résulte lui-même de l'addition des désirs⁴⁴ et des passions⁴⁵ individuelles, non d'une volonté collective d'harmonie sociale⁴⁶. Aussi, versant sans hésitation dans le paradoxe⁴⁷, Anatole France estime que le mal qui s'attache à la nature humaine devient une condition indispensable du bonheur⁴⁸ : « Le mal est nécessaire. Il a comme le bien sa source profonde dans la nature et l'un ne saurait être tari sans l'autre. Nous ne sommes heureux que parce que nous sommes malheureux. La souffrance est sœur de la joie et leurs haleines jumelles, en passant sur nos cordes, les font résonner harmonieusement. Le souffle seul du bonheur rendrait un son monotone et fastidieux, et pareil au silence⁴⁹. »

Toutefois, au fil des pages, il tente de livrer une leçon de sagesse inspirée par une disposition évidente au stoïcisme. Considérant que l'existence humaine est

⁴¹ « Les lois humaines sont fondées sur l'utilité, et ce ne peut être qu'une utilité apparente et illusoire, car on ne sait pas naturellement ce qui est utile aux hommes, ni ce qui leur convient en réalité » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, t. 2, p. 82).

⁴² « Il est malheureusement hors de doute que les vérités scientifiques qui entrent dans les foules s'y enfoncent comme dans un marécage, s'y noient, n'éclatent point et sont sans force pour détruire les erreurs et les préjugés » (*L'Anneau d'améthyste*, t. 3, p. 82).

⁴³ *Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 999.

⁴⁴ « Ce sont les désirs, plus forts que les volontés, qui, après avoir créé le monde, le soutiennent » (*Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 995).

⁴⁵ « Ce qui nous caractérise véritablement, ce sont nos passions, nos idées, nos sentiments. Nous avons un for intérieur dans lequel le monde n'entre pas » (*Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 897).

⁴⁶ André Thomas, *Les Conceptions sociales d'Anatole France. Contribution à l'étude du devenir social*, Paris, Les Presses modernes, 1927, p. 59-70.

⁴⁷ J. Levaillant, *Les Aventures du scepticisme. Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, p. 446-447.

⁴⁸ Très critique envers la philosophie morale d'Anatole France, Paul Valéry associe l'attitude de son aîné à un mépris pour les valeurs admises : « Le plaisir de ne rien respecter est le plus enivrant pour certaines âmes. Un écrivain qui le dispense aux amateurs de son esprit les associe et les ravit à sa lucidité impitoyable, et il les rend avec délices semblables à des dieux, méprisant le bien et le mal » (*Discours de réception à l'Académie française*, p. 59-60).

⁴⁹ *Monsieur Bergeret à Paris*, t. 3, p. 290.

faite de constants bouleversements⁵⁰ et que toute attente, illusoire par nature, est vouée à l'échec⁵¹, l'écrivain incline à flétrir toute forme de désir⁵², en particulier l'appétit des richesses⁵³. Au mendiant Pied d'Alouette qui vient de recevoir une aumône⁵⁴, Monsieur Bergeret délivre cette leçon amère, sous forme de regret : « Vous pensez, Pied d'Alouette, que le bonheur est sous un toit, au coin d'une cheminée et dans un lit de plume. Je vous croyais plus de sagesse⁵⁵. »

Cette attitude de refus du monde et de mépris des considérations matérielles, Anatole France ne l'observe pas en matière politique. On connaît son engagement en faveur de la cause du capitaine Alfred Dreyfus⁵⁶, on sait l'intérêt qu'il a manifesté pour les idéaux du socialisme naissant⁵⁷. Mais, comme à son habitude, il ne s'aveugle pas. Il sait que l'art de gouverner procède à tâtons⁵⁸ et risque bien de ne jamais satisfaire personne⁵⁹. Il craint les débordements et les convulsions de la

⁵⁰ « La vie est, par elle-même, une catastrophe. C'est une catastrophe incessante, puisqu'elle ne peut se manifester que dans un milieu instable et que la condition essentielle de son existence est l'instabilité des forces qui la produisent » (*Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 968).

⁵¹ « Et je songeai que le vie ne nous semble courte que parce que nous le mesurons inconsidérément à nos folles espérances » (*Le Crime de Sylvestre Bonnard*, t. 1, p. 204).

⁵² « Le pauvre sans désirs possède le plus grand des trésors ; il se possède lui-même » (*Le Crime de Sylvestre Bonnard*, t. 1, p. 162).

⁵³ « Je sens qu'il est temps que (...) je m'instruise à posséder des richesses sans qu'elles me possèdent, ce qui est l'état le plus noble où se puisse hausser l'âme d'un philosophe » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, t. 2, p. 100).

⁵⁴ Par ailleurs, l'auteur distingue l'aumône de la bienfaisance : « L'aumône n'est pas plus comparable à la bienfaisance que la grimace d'un singe au sourire de la Joconde. La bienfaisance est ingénieuse autant que l'aumône est inepte. Elle est vigilante, elle proportionne son effort au besoin » (*Monsieur Bergeret à Paris*, t. 3, p. 287).

⁵⁵ *Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 896.

⁵⁶ J. Levaillant, *Les Aventures du scepticisme. Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, p. 534-536.

⁵⁷ Il a parfois été traité, injustement, de « bourgeois communiste » (Henri de Noussanne, *Anatole France, philosophe sceptique*, Paris, J. Peyronnet, 1924, p. 43). Si *L'Humanité* du 11 janvier 1921 annonce à grand fracas son ralliement au nouveau parti communiste, l'écrivain est exclu du parti par le quatrième congrès de l'Internationale communiste qui s'est tenu à Moscou en décembre 1922 et renonce à publier des articles dans des organes proches de la mouvance léniniste (M.-Cl. Bancquart, *Anatole France polémiste*, p. 600-608).

⁵⁸ « Comme les affaires d'un État sont d'une étendue que l'esprit d'un homme n'embrasse point, il faut pardonner aux ministres d'y travailler aveuglément, ne garder aucun ressentiment du mal ou du bien qu'ils ont fait, et concevoir qu'ils agissaient comme à colin-maillard » (*Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, t. 2, p. 251).

⁵⁹ « Les gouvernements impopulaires durent autant que les autres. D'abord il n'y a pas de gouvernements populaires. Gouverner, c'est mécontenter » (*Monsieur Bergeret à Paris*, t. 3, p. 253).

société civile⁶⁰. Il n'accorde aucune confiance aux revendications populaires⁶¹. Il est dépourvu de toute illusion sur l'aptitude des peuples à se forger leur destin⁶² et ne se cache pas que le thème de l'égalité, brandi par les artisans de la République, ne représente qu'un faux-semblant, un idéal impossible à accomplir : « Mais ne me dis pas que la Révolution établira l'égalité, parce que les hommes ne seront jamais égaux ; ce n'est pas possible, et l'on a beau, mettre le pays sens dessus dessous : il y aura toujours des grands et des petits, des gras et des maigres⁶³. »

Toutefois, il ne se cantonne pas dans un pessimisme inopérant et prête à Lucien Bergeret, qui sait quitter son univers mental de savant latiniste pour s'aventurer dans les sentes de la réflexion sociale, cette prophétie généreuse, mais irréaliste : « Un jour viendra où le patron, s'élevant en beauté morale, deviendra un ouvrier parmi les ouvriers affranchis, où il n'y aura plus de salaire, mais échange de biens. La haute industrie, comme la vieille noblesse qu'elle remplace et qu'elle imite, fera sa nuit du 4 août. Elle abandonnera des gains disputés et des privilèges menacés. Elle sera généreuse quand elle sentira qu'il est temps de l'être. Et que dit aujourd'hui le patron ? Qu'il est l'âme et la pensée, et que sans lui son armée d'ouvriers serait comme un corps privé d'intelligence. Eh bien ! s'il est la pensée, qu'il se contente de cet honneur et de cette joie. Faut-il, parce qu'on est pensée et esprit, qu'on se gorge de richesses⁶⁴ ? »

Prémonition ou lucidité ? À quelques décennies de distance, Anatole France porte sur les manœuvres des institutions financières un jugement que notre époque ne récuserait pas : « Nos ministres des finances sont aux ordres des

⁶⁰ « Tu ne sais pas que la force véritable est dans la sagesse et que les nations ne sont grandes que par elle. Tu ne sais pas ce qui fait la gloire des peuples, ce ne sont pas les clameurs stupides, poussées sur les places publiques, mais la pensée auguste, cachée dans quelque mansarde et qui, un jour, répandue par le monde, en changera la face. Tu ne sais pas que ceux-là honorent leur patrie qui, pour la justice, ont souffert la prison, l'exil et l'outrage » (*Monsieur Bergeret à Paris*, t. 3, p. 230).

⁶¹ « Toute une ville, toute une nation résident en quelques personnes qui pensent avec plus de force et de justesse que les autres. Le reste ne compte pas. Ce qu'on appelle le génie d'une race ne parvient à sa conscience que dans d'imperceptibles minorités. Ils sont rares en tout lieu les esprits assez libres pour s'affranchir des terreurs vulgaires et découvrir eux-mêmes la vérité voilée » (*Monsieur Bergeret à Paris*, t. 3, p. 203).

⁶² « Les majorités ont montré le plus souvent une aptitude supérieure à la servitude. Chez les faibles, la faiblesse se multiplie avec le nombre des individus. Les foules sont toujours inertes. Elles n'ont un peu de force qu'au moment où elles crèvent de faim » (*Monsieur Bergeret à Paris*, t. 3, p. 258).

⁶³ *Les Dieux ont soif*, t. 4, p. 446.

⁶⁴ *Monsieur Bergeret à Paris*, t. 3, p. 291.

banquiers cosmopolites. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que la France, la France antique libératrice des peuples, n'a souci désormais que de venger, en Europe, les droits des porteurs de titres⁶⁵. »

De même, reprenant le thème de la nature animale de l'humain⁶⁶, il condamne sans détours les inclinations bellicistes des peuples : « Il faut que les hommes soient légers et vains (...) pour donner aux actions d'un soldat plus de gloire qu'aux travaux d'un laboureur et pour mettre les ruines de la guerre à plus haut prix que les arts de la paix⁶⁷. »

Ce mode d'exposition direct, volontiers impératif, n'appartient pas à la manière habituelle de l'auteur, enclin à se réfugier dans un scepticisme délicat. C'est pourquoi, s'il délaisse habituellement la métaphore⁶⁸, il use d'abondance du paradoxe. En proférant des jugements en apparence absurdes, parce que contraires à l'opinion commune, mais qui se révèlent en dernière analyse pétris de bon sens et de vérité, Anatole France tend à bousculer les préjugés et à susciter une réflexion salutaire.

Les exemples de cette méthode démonstrative sont innombrables et concernent en particulier les réalités religieuses⁶⁹. À propos de sainte Marie l'Égyptienne, qui avait offert son corps à des bateliers pour acquitter le prix du passage sur les eaux, alors qu'elle se rendait sur la tombe de Jésus, il s'exclame : « J'approuve la conduite de cette sainte. Elle est une leçon aux honnêtes femmes, qui s'obstinent avec trop de superbe dans leur altière vertu. Il y a quelque

⁶⁵ *Le Mannequin d'osier*, t. 2, p. 943.

⁶⁶ « Les causes principales de la guerre sont les mêmes chez l'homme et chez l'animal, qui luttent l'un et l'autre pour prendre ou conserver la proie ou pour défendre le nid ou la tanière, ou pour jouir d'une compagne » (*Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, t. 2, p. 278).

⁶⁷ *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, t. 2, p. 276.

⁶⁸ On relèvera toutefois cette belle construction métaphorique : « M. Jérôme Coignard était communément d'une mansuétude exemplaire, et il avait coutume de dire qu'il devait cette douceur aux vicissitudes de la vie, la fortune l'ayant traité à la façon de cailloux que la mer polit en les roulant dans son flux et dans son reflux » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, t. 2, p. 115).

⁶⁹ *La Rôtisserie de la reine Pédauque* atteste largement cette tendance, comme le confirment ces deux exemples : « Il est à remarquer que les plus grands saints sont des pénitents, et, comme le repentir se proportionne à la faute, c'est dans les plus grands pécheurs que se trouve l'étoffe des plus grands saints » (t. 2, p. 157) et « On ne conçoit pas le sacrilège sans la foi, et le juif qui poignarda la sainte hostie rendit par cela même un sincère hommage à la vérité de la transsubstantiation » (t. 2, p. 99).

sensualité, si l'on y songe, à donner trop de prix à la chair et à garder avec un soin excessif ce qu'on doit mépriser⁷⁰. »

Dans l'exemple cité, la critique s'exerce évidemment à l'égard des femmes pieuses, qui révèlent par leur attitude arrogante leur inclination secrète, mais contrôlée, aux tentations sexuelles⁷¹. Par ailleurs, la dénonciation des manquements des gouvernants, ou des « honnêtes gens » de façon générale⁷², est comiquement mise en relation avec la pratique des jeux de hasard : « Mais je ne puis me défendre de faire réflexion que les hommes sont plus délicats au jeu que dans les affaires sérieuses et qu'ils mettent la probité dans le trictrac où elle les gêne médiocrement, et ne la mettent pas dans une bataille ou dans un traité de paix, où elle serait importune⁷³. »

Assez ordinairement, l'analyse des plus banales réalités de la vie sociale permet au romancier de s'élever au rang des spéculations philosophiques souveraines⁷⁴. L'évocation d'une prophétesse donne l'occasion à Maurice Brotteaux des Îlettes de délivrer cette leçon de sagesse : « Il est rare que ceux qui font métier de prédire l'avenir s'enrichissent. On s'aperçoit trop vite de leurs supercheries. Leur imposture les rend haïssables. Mais il faudrait les détester bien davantage s'ils annonçaient vraiment l'avenir. Car la vie d'un homme serait intolérable s'il savait ce qui doit lui arriver. Il découvrirait des maux futurs, dont il souffrirait par avance ; et il ne jouirait plus des biens présents, dont il verrait la fin. L'ignorance est la condition nécessaire du bonheur des hommes⁷⁵. »

⁷⁰ *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, t. 2, p. 24.

⁷¹ Sur ce thème, voir aussi cet exemple : « L'on voit des imprudents qui fornicent avec des femmes laides et mal faites. Ces malheureux, en travaillant de la sorte, risquent fort de perdre leur âme ; car ils pèchent pour pécher, et leur faute laborieuse est pleine de malice » (*Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, t. 2, p. 228).

⁷² « La philosophie induit l'âme à la clémence. Pour ma part, j'absous volontiers les fripons, les coquins et tous les misérables. Et même je ne garde pas rancune aux gens de bien, quoiqu'il y ait beaucoup d'insolence dans leur cas » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, t. 2, p. 22).

⁷³ *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, t. 2, p. 109.

⁷⁴ Chrysos Evelpidi, *Anatole France, critique social. Essai sur les tendances sociales et sur la mission des intellectuels*, Paris, A. Messein, 1932, p. 51-68.

⁷⁵ *Les Dieux ont soif*, t. 4, p. 471. Dans *Monsieur Bergeret à Paris* (t. 3, p. 289), A. France avait déjà abordé le thème de la prédiction ou de la divination en ces termes : « Ce n'est pas sans raison que les anciens ont considéré le pouvoir de percer l'avenir comme le don le plus funeste que puisse recevoir un homme. S'il nous était possible de voir ce qui viendra, nous n'aurions plus qu'à mourir et peut-être tomberions-nous foudroyés de douleur et d'épouvante. L'avenir, il faut y travailler comme les tisseurs de haute lice travaillent à leurs tapisseries, sans le voir. »

Parce qu'elle suscite et soutient l'attention du lecteur, la construction du raisonnement par le paradoxe contient une redoutable efficacité et produit des effets comiques avantageux. L'usage de l'oxymoron, appelé parfois *paradoxisme*⁷⁶ et qui consiste à associer des termes antinomiques qui n'appartiennent pas à la même catégorie grammaticale, apporte les mêmes avantages conceptuels. Anatole France use peu de ce procédé. Mais un passage de *Monsieur Bergeret à Paris* en fournit une attestation exemplaire : « Je suis pacifique, Monsieur Bergeret. Mais, Dieu merci ! je ne le suis pas comme vous. La paix que je veux n'est pas la vôtre. Vous vous contentez basement de la paix qui nous est imposée aujourd'hui. Nous avons l'âme trop haute pour la supporter sans impatience. Cette paix molle et tranquille, dont vous êtes satisfait, offense cruellement la fierté de nos cœurs. Quand nous serons les maîtres, nous en ferons une autre. Nous ferons une paix terrible, éperonnée et sonore, équestre ! Nous ferons une paix implacable et farouche, une paix menaçante, horrible, flamboyante et digne de nous, grondante, tonnante, fulgurante, qui lancera des éclairs ; une paix qui, plus épouvantable que la plus épouvantable guerre, glacera d'effroi l'univers⁷⁷. »

Il n'est pas jusqu'à l'Académie française, dont le romancier sollicitera pourtant les suffrages et qui le recevra solennellement le 20 décembre 1897⁷⁸, qui ne fasse l'objet de sa défiance amusée. Il se divertit à peindre cette prestigieuse assemblée sous les couleurs d'une médiocre inefficacité et ne lui reconnaît pas la supériorité intellectuelle dont on la crédite : « S'il se rencontre, parmi les Quarante, des personnes de plus de politesse que de génie, quel mal y voyez-vous ? La médiocrité triomphe à l'Académie. Où ne triomphe-t-elle pas ? La voyez-vous moins puissante dans les Parlements et dans les Conseils de la Couronne, où, sans

⁷⁶ Michel Pougeoise, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Armand Collin, 2001, p. 176 et Bernard Dupriez, *Gradus. Les procédés littéraires (Dictionnaire)*, Paris, Union générale d'Éditions, 1977, p. 31.

⁷⁷ *Monsieur Bergeret à Paris*, t. 3, p. 323.

⁷⁸ L'Académie n'a pas manifesté trop de rancune à l'égard de ses impertinences. Les propos pour le moins irrévérents qu'il publie dans *L'Écho de Paris* en 1893 et qui seront réunis en volume à la fin de cette même année ne le détourneront pas de se livrer, deux ans plus tard, aux traditionnelles « visites », ni d'être élu, le 23 janvier 1896, au fauteuil de Ferdinand de Lesseps (J. Suffel, *Anatole France par lui-même*, p. 180). Sur l'ensemble de la question relative à cette élection, voir *Les Cahiers franciens*, 2, 1975, 59 p. et 4, 1979, 47 p.

doute, elle est moins à sa place ? Faut-il donc être un homme rare pour travailler à un dictionnaire qui veut régler l'usage et qui ne peut que le suivre⁷⁹ ? »

Armé de son scepticisme dévastateur, il juge non sans sévérité les erreurs inévitables de la cooptation académique, pour en souligner toutefois les effets positifs : « Les mauvais choix sont nécessaires à l'existence de cette assemblée. Si elle ne faisait pas, dans ses élections, la part de la faiblesse et de l'erreur, si elle ne se donnait pas quelquefois l'air de prendre au hasard, elle se rendrait si haïssable qu'elle ne pourrait plus vivre. Elle serait dans la République des lettres comme un tribunal au milieu de condamnés. Infaillible, elle serait odieuse⁸⁰. »

Au moment où nous serons, dans notre propre Compagnie, appelés à élire nos nouveaux confrères, nos nouvelles consœurs, nous nous rappellerons sans doute ce propos d'Anatole France, qui n'est pas inspiré par un quelconque cynisme, mais par une clairvoyance dubitative, et toujours souriante.

Copyright © 2013 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jacques Ch. Lemaire, *Anatole France et ses figures intellectuelles [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2013. Disponible sur : <www.arlffb.be>

⁷⁹ *Les Opinions de M. Jérôme Coignard*, t. 2, p. 285.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 288.